

The Immigrant

Film américain de James Gray.

Anaïs Vincent



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/2686>

DOI : [10.4000/hommesmigrations.2686](https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.2686)

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2013

Pagination : 180-181

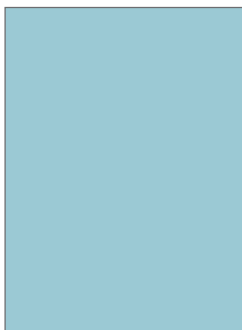
ISBN : 978-2-919040-24-7

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Anaïs Vincent, « *The Immigrant* », *Hommes & migrations* [En ligne], 1304 | 2013, mis en ligne le 20 mars 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/2686> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.2686>

CINÉMA



James Gray *The Immigrant*

Film américain

Le dernier film du cinéaste américain James Gray en sélection officielle à Cannes était l'une des sorties les plus attendues de la fin de l'année 2013.

Ewa (Marion Cotillard) et sa sœur Magda, deux jeunes Polonaises venues de Katowice en Silésie, tentent d'obtenir une autorisation au centre d'accueil du bureau fédéral de l'immigration américaine d'Ellis Island. Mais Magda, atteinte de la tuberculose, est retenue en quarantaine à l'infirmierie du centre pour être soignée, alors que la demande d'Ewa est refusée. Bruno Weiss (Joaquin Phoenix), un proxénète bienfaiteur et manipulateur, vient en aide à la jeune femme désœuvrée. Contrainte de se prostituer pour gagner l'argent nécessaire à la sortie de sa sœur, cette jeune catholique glisse inexorablement sur la pente du péché. Mais Orlando, un magicien fantasque (Jeremy Renner), pourra peut-être l'aider sur le chemin vers la rédemption... L'immigration et la communauté juive russe sont au cœur de la filmographie du réalisateur prodige (*Little Odessa*, *La nuit nous appartient*, *The Yards*, *Two Lovers*). Ses grands-parents d'origine russe ont immigré aux États-Unis et il avoue avoir puisé l'inspiration de ce film dans ses archives familiales. Pour la première fois, son personnage principal est une femme, une immigrée polonaise. Il justifie son choix par le fait que son héroïne ne pouvait pas s'inté-

grer aisément dans le Lower East Side où la population était majoritairement constituée de juifs immigrants. Et qu'elle soit catholique pratiquante renforce sa descente en enfer, elle qui est confrontée à une vie de débauche au sein d'une Amérique décadente. Les ingrédients sont réunis pour sombrer dans un mélodrame sans fond.

Le film débute sur un plan de la statue de la Liberté, premier symbole qu'apercevaient les migrants européens depuis les navires qui les conduisaient vers le sol américain. À moins d'un kilomètre au nord s'érige le centre d'Ellis Island qui s'ouvre en 1892 pour institutionnaliser l'accueil de l'immigration massive et fermera en 1954. Il aura vu transiter pas moins de douze millions de migrants. Contrairement à Elia Kazan qui dû le reconstituer en studio pour le tournage de son mythique *America, America*, James Gray a eu la chance de pouvoir tourner au sein du bâtiment, transformé en musée depuis 1990.

1921, l'Europe sort ravagée de la Première Guerre mondiale, le conflit russo-polonais s'achève. Nombreuses sont les femmes seules comme Ewa qui partent refaire leur vie sur le continent américain. Elles ont perdu leur mari dans les combats et ne possèdent plus rien. Ces éléments apparaissent hors champ. James Gray porte pour son premier long-métrage historique une grande attention à la véracité des détails scénaristiques mais, contrairement à ses autres films, l'ambiance n'est pas naturaliste. Les lumières, les décors sont très travaillés dans des teintes très chaudes donnant une atmosphère onirique. Le cinéaste a voulu faire de ce film une

The Immigrant © WILD BUNCH DISTRIBUTION

ode à l'opéra rythmé par les compositions de Wagner, Gounod ou Puccini. Avec ce mélodrame poignant, James Gray réaffirme son engagement en

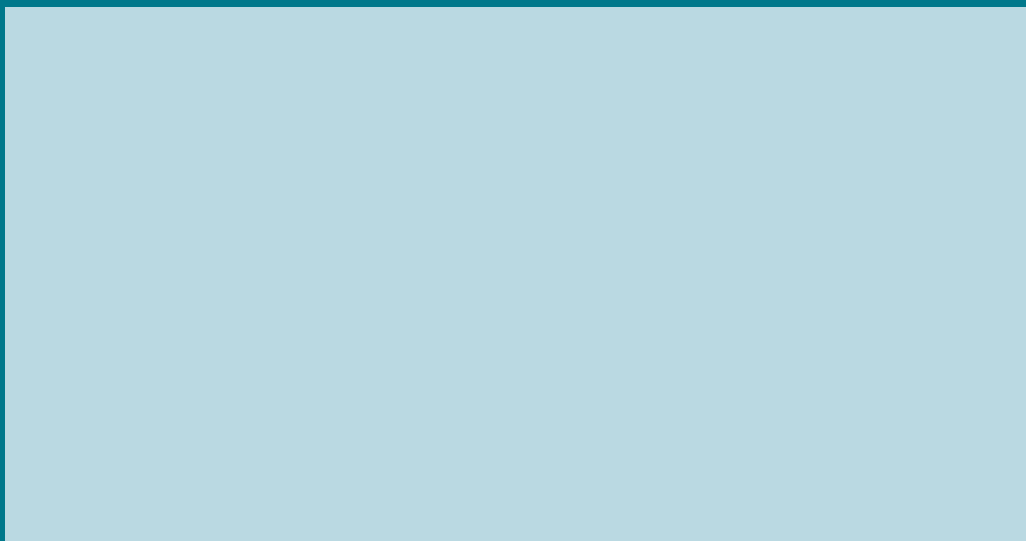
faveur de l'immigration et contre le repli des États-Unis sur eux-mêmes, alors que cette nation est née du multiculturalisme. [Anaïs Vincent](#)

Kaveh Bakhtiari **L'Escale**

Documentaire
franco-suisse

Depuis la récente tragédie de Lampedusa, la politique d'immigration européenne est au cœur des débats. Les héros de *L'Escale* ont bien failli connaître le même sort que les victimes du drame de l'île italienne. Ils ont fui l'Iran et ont traversé la mer sur une embarcation de fortune menée par un

passeur escroc jusqu'au naufrage dont ils ont survécu miraculeusement. Échoués sur le sol grec, bloqués dans ce pays fortement touché par la crise et le chômage, ils cherchent à gagner leur eldorado : la Norvège, l'Allemagne, le Royaume-Uni. Derrière les rideaux toujours fermés d'une ancienne buanderie insalubre, le groupe de clandestins se terre, la peur au ventre. Amir, lui-même arrivé en Grèce quelques années auparavant, a décidé de transformer son appartement en pension pour ces clandestins. Tendre la main à ces oubliés est sa raison de vivre. Un titre de séjour



L'Escale © EPICENTRE FILMS

provisoire lui permet de faire des petits boulots.

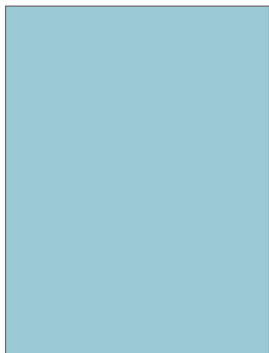
Kaveh Bakhtiari, le réalisateur d'origine iranienne immigré en Suisse depuis l'âge de 9 ans, est le cousin de Mohsen, l'un de ces pensionnaires. Pendant un an, il a vécu avec ces rescapés pour témoigner de leur quotidien.

Avec un dispositif très léger, il filme la promiscuité, les disputes, l'entraide, les angoisses, les moments de doute et d'espoir. Caméra au poing, il enregistre le quotidien.

Les Iraniens hors d'Iran seraient entre 2 et 3 millions aujourd'hui. Désenchantée par le manque d'opportunités professionnelles et par la dureté des conditions sociales, l'élite iranienne émigre en masse depuis une trentaine d'années, prête à payer des sommes colossales pour un passeur et un passeport. Les héros de ce film ont tenté d'échapper à leur condition pour parvenir à atteindre un avenir meilleur. Mais cette route est pavée d'embûches. Une simple sortie dans la rue peut se transformer

en arrestation et en reconduite à la frontière. La Grèce est régulièrement accusée de procéder à des refoulements de migrants irréguliers, en violation de ses obligations internationales.

Pour passer les contrôles à l'aéroport, les migrants attendent d'obtenir un passeport européen, avec une photo qui pourrait leur ressembler plus ou moins, et ils se griment pour ne pas être arrêtés à la douane. Un des protagonistes à bout de force entreprend une grève de la faim. D'autres tentent de trouver des passeurs fiables. Toutes les solutions sont envisagées mais l'attente peut parfois être longue, et certains, comme Mohsen, perdent espoir. Un rêve les a conduits sur le sol athénien mais bientôt c'est la désillusion qui s'empare d'eux. Depuis la fin du tournage, la situation s'est aggravée avec la montée d'un sentiment xénophobe mené par le parti Aube dorée. Des milices s'en prennent ouvertement aux clandestins. L'escale en Grèce est devenue extrêmement risquée. [Anaïs Vincent](#)



**Jonathan Millet
et Loïc H. Rechi**
**Ceuta, douce
prison**

Documentaire français

Melanie Gärtner
**The Land in
between**

Documentaire
allemand

Alors que le vingt-quatrième anniversaire de la chute du mur de Berlin vient d'être célébré, paradoxalement, depuis quelques années, l'Europe se replie honteusement derrière le béton et les barbelés. La Bulgarie a commencé à édifier un troisième mur en Europe à sa frontière avec la Turquie. Le deuxième a été terminé voici à peine un an entre la Grèce et ce même pays. Celui de l'enclave de Ceuta est, depuis 2009, le dernier rempart vers la terre promise pour bon nombre de clandestins venus d'Afrique. Hasard du calendrier, deux documentaires sur les migrants de Ceuta sortent à quelques mois d'intervalle. Jonathan Millet et Loïc H. Rechi questionnent dans *Ceuta, douce prison*, cette notion de frontière en faisant se télescoper les histoires de J.-C., Simon, Guy, Iqbal, Marius et Nur, des migrants échoués dans cette ville. Ils se confient pour raconter leur périple, leur errance et cette interminable attente au CETI, le centre pour le séjour temporaire des migrants dont ils sont résidents. Pourtant, aucune image du centre, tout est tourné dans la ville, cette prison à ciel ouvert. Le parti pris des réalisateurs : ne pas filmer la routine qu'on impose aux

migrants, mais observer comment ils réinventent leur vie à l'extérieur alors qu'ils ne peuvent pas travailler légalement.

La réalisatrice et anthropologue allemande Melanie Gärtner pénètre, dans son film *The Land in between*, dans l'enceinte du centre et filme des scènes de vie quotidienne, mais pas seulement. Elle a passé de longs mois de 2009 à 2012 avec Blade Cyrille le Camerounais, Babu l'Indien, Sekou le Malien, qu'elle questionne caméra à l'épaule.

Ces deux documentaires portent un regard empathique sur ces migrants dont la vie est comme mise entre parenthèses le temps que l'administration statue sur leur avenir.

Les enclaves espagnoles de Ceuta et Melilla au Maroc demeurent à ce jour les deux uniques frontières terrestres entre l'Union européenne et l'Afrique. La barrière de Ceuta ou "*valla*" en espagnol a été construite en 2001 sous l'égide de l'agence Frontex, et en partie financée par l'Union européenne.

Ceuta est une ville autonome espagnole revendiquée par le Maroc mais elle ne fait pas partie de l'espace Schengen. Les clandestins y sont donc bloqués pour une durée indéterminée, privés du droit de libre circulation. Ils sont dès leur arrivée accueillis au CETI, un centre pour le séjour temporaire des migrants. Mais l'attente peut parfois être très longue. Le ministère de l'Immigration espagnol n'est en effet pas contraint de statuer dans de courts délais. Ce temps suspendu intolérable dévore le quotidien des migrants. Angoissés par une possible expulsion dont ils peuvent être informés à chaque

Ceuta, douce prison © Docks 66

instant, ils tentent de mettre à profit leur journée en essayant de récolter quelques piécettes en lavant des voitures, en aidant les automobilistes à se garer sur les parkings, en portant leurs courses à la sortie du supermarché ou en participant bénévolement aux actions de la Croix-Rouge.

Formellement, les deux films sont très différents. Melanie Gärtner, attentive aux hasards, favorise un rapport frontal et spontané, alors que Jonathan Millet

et Loïc H. Rechi adoptent un point de vue beaucoup plus chorégraphié, usant des codes de la fiction avec une prédilection pour le plan séquence. Mais leurs films ne se contentent pas de dresser un constat amer de cette situation. Ils sondent l'âme de leurs personnages pour dénoncer une politique destructrice capable de briser des vies.

Anaïs Vincent

1. Disponible en DVD sur le site <http://landinbetween.com/en/dvd-bestellung>.